

PREDICATION

Si je vous dis que « tout travail mérite salaire », je suis prête à parier que vous serez d'accord avec moi (même si nous avons tous aussi des engagements bénévoles). Peut-être qu'en bons protestants, certains seront tentés d'ajouter que « le travail est la plus grande bénédiction que Dieu a donnée à l'homme... » Une phrase que l'on entend ici ou là... Et c'est vrai que le cliché colle aux réformés. Ils seraient non seulement austères mais besogneux, persévérants, perfectionnistes. Le sens du devoir toute comme l'apologie du travail seraient quasi génétiques. A se demander s'il est possible de s'en défaire.

Du coup, cette idée que le Royaume des cieux est comme un maître de maison qui sort de chez lui pour embaucher des ouvriers, ça nous parle.

Pas tant qu'on se compare au maître de maison, capable de donner du travail à d'autres, mais on se sent souvent proches des ouvriers. Ces petites et grandes mains si nécessaires. Ces hommes, ces femmes qui, aujourd'hui comme hier acceptent d'accomplir quelques tâches particulières pour un projet plus vaste qui les dépasse. Songez à toutes les mains, à toutes les compétences conjuguées qu'il a fallu pour construire cette église/cette cathédrale ?

Songez à toutes les mains qui, aujourd'hui, facilitent notre quotidien. Ces petites mains dont j'ose espérer qu'elles ne seront pas systématiquement remplacées par des machines pour assembler les pièces d'un véhicule, pour conditionner les aliments que nous achetons dans les supermarchés, pour nettoyer nos rues, pour livrer notre courrier, pour préparer la table du Seigneur...

Alors, oui ! Comparer le Royaume des cieux à un homme qui sort pour stimuler le travail des autres, pour éveiller leur vocation... ça fait sens... Ça ferait encore plus sens si je vous parlais en allemand, cette langue où "la profession" se dit "*Beruf*" et la "vocation" "*Berufung*". Parce que, dans le fond, tout travail devrait être la réponse à une vocation.

Cela dit, la question posée par ce récit de l'évangile, n'est pas vraiment celle du travail. De fait, on n'a absolument aucune idée de ce que les ouvriers font concrètement dans la vigne. Pas plus qu'on ne sait pourquoi le maître de maison passe son temps à ressortir pour en embaucher de nouveaux... Jusqu'à 5 heures de l'après-midi !

Qu'est-ce qui fait qu'il n'a pas pu régler la question sur le coup des neuf heures de matin ? Pourquoi cette frénésie ? Y a-t-il eu urgence ? Le temps était-il mauvais ? L'homme s'est-il mis à craindre pour sa récolte comme les vigneron de chez nous ces jours ?

Ou alors, était-ce un grand humaniste ? Vous le savez peut-être, des historiens évoquent qu'à pareille époque, la Palestine vivait sous le spectre du chômage. Et qu'à Jérusalem, un vaste chantier avait été ouvert pour occuper les chômeurs. Est-ce la raison de cet acharnement à embaucher ?

Difficile à dire. Il est juste impossible, par le seul récit de l'évangile, d'avancer une explication plausible pour expliquer l'attitude du maître de maison.

Mais je le redis, le problème, ici, ce n'est pas le travail. La question soulevée par cette parabole, est celle de la justice. Et de sa délicate articulation avec la solidarité.

Car tout allait bien jusqu'au moment de la paie. Tout était conforme aux us et coutumes de l'époque. Il était en effet usuel qu'un propriétaire engage des ouvriers journaliers en négociant oralement avec eux la somme de leur salaire. Il semble même que par rapport à l'habitude, le propriétaire de la vigne se soit montré plutôt généreux. C'est donc au moment de la paie que tout se gâte. Et, il faut bien le reconnaître, le propriétaire génère volontairement le chaos. Il aurait parfaitement pu payer les ouvriers de la première heure en premier sans qu'ils puissent réaliser que ceux de la 11^{ème} heure percevaient le même salaire qu'eux. Il aurait pu payer les uns et les autres dans l'ordre qui lui convenait, mais en privé, dans son bureau.

Mais comme les derniers arrivés sont les premiers payés, au vu et su de tous, alors, les mécontents grognent : *« ces derniers venus n'ont travaillé qu'une heure et tu les traites comme nous qui avons supporté le poids du jour et la grosse chaleur ? »*

Et c'est ainsi que la justice évoquée/invoquée par le maître, son sens de l'équité, son choix de payer la même somme à tous (soit dit en passant la somme négociée avec les premiers embauchés), c'est ainsi que sa compréhension de la justice génère chez les travailleurs un profond sentiment d'injustice.

Tout travail mérite salaire... c'est sûr... mais pas à n'importe quel prix ! Travailler moins (travailler beaucoup moins) et gagner tout autant, faut pas exagérer.

Toutes les époques se ressemblent, hélas. On dit souvent qu'on apprend du passé. C'est trop peu vrai à mon goût.

Parce que cette justice du maître de maison qui, dans sa bonté, donne pareillement aux uns et aux autres exacerbe une jalousie rampante qui n'en finit pas de blesser nos cœurs trop humains.

Pensez à la volonté de bâtir un mur entre le Mexique et les Etats-Unis... sous prétexte que certains seraient des profiteurs.

Pensez à la volonté de quelques politiciens français qui voudraient ne plus scolariser gratuitement des enfants dont les parents sont en situation illégale. Comme si c'était de leur faute et qu'ils aient à la payer par un refus d'éducation.

Pensez encore à la volonté d'interdire la mendicité, comme si cette interdiction pouvait être une réponse à la pauvreté ou au chômage.

Un de mes collègues français a écrit : « Il est vrai que l'amour, qui est à la base de la mise en œuvre concrète de la solidarité, l'amour est souvent injuste. Mais c'est précisément là que réside le message central de Jésus : pratiquez l'amour jusqu'à être injuste. Faites des exemples, comme celui de ce généreux maître de la vigne ; et vous verrez que la justice avancera, obligée d'intégrer, tous les jours un peu mieux, les vertus de l'amour injuste. »

Les ouvriers de la première heure estiment devoir gagner plus, parce qu'ils ont travaillé plus et que, donc, ils méritent plus.

La parabole nous enseigne que le Royaume des cieux ne connaît pas la maxime « à chacun selon son mérite ». Dieu ne se satisfait pas d'arythmétiques et de règles de 3. Les vertus de Dieu se situent à un autre niveau. Il mise sur l'amour et la solidarité.

En avance sur son temps, comme sur le nôtre, Jésus, dans cette parabole, démontre qu'une justice bien huilée ne saurait conduire au bonheur de tous ni à une solidarité fraternelle... car il y en a trop qui restent sur le carreau.

Jésus bouscule donc la compréhension de la justice de son époque. Et de la nôtre aussi en nous encourageant à une solidarité que nous devons d'abord à ceux qui ne peuvent pas subvenir seuls à l'entier de leurs besoins que ce soit des besoins matériels, humains, sociaux, relationnels ou spirituels.

L'amour, par essence, est injuste. L'être humain ne choisit pas vraiment d'aimer. Dieu, lui, a choisi d'aimer chacune et chacun d'un amour qui ne compare pas, d'un amour qui ne calcule pas. Est-ce juste ou injuste ? Peu m'importe. Je garde de ce geste l'intuition d'une solidarité porteuse de salut.

Amen